

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 35 (1967)  
**Heft:** 1

**Artikel:** La maison du Berger  
**Autor:** Gérard, R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-567191>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Maison du Berger

*par R. Gérard*

J'avais accepté par curiosité et par ennui l'invitation des Boucher-Dumont à passer quelques jours en leur château de Roc-Herbaut. Après une longue période de travaux sévères tout changement me paraissait plaisir; celui-ci n'était pas de qualité mais arrivait au moment favorable. Et puis l'attrait d'un séjour en Provence compensait la crainte de la compagnie que j'allais y retrouver. Je pensais que les pures et sauvages collines des Maures avaient assez de mystère, de grandeur, pour compenser le mauvais goût d'une demeure modernisée, de fortunes trop récentes, d'obligations trop mondaines. Il me fallut laisser ces illusions; la Provence avait abandonné le domaine aux barbares, c'est elle qui s'était repliée devant l'invasion ne laissant sous les débordements électriques qu'un parc fané comparable au bois de Boulogne dominical.

Prisonnier d'une hospitalité sans pitié, de vacances sans repos, je ne trouvai que les bariolages violents des stores et des tissus, des femmes dévêtues qui semblaient déguisées, et le confort impersonnel d'un palace international. On ne parlait que tennis, voitures, danses, et des scandales de la précédente ou prochaine saison parisienne. Je rageai le premier jour, tentai de m'amuser le deuxième et méditai le troisième sur les moyens de me faire envoyer un télégramme me rappelant d'urgence. Et puis je découvris soudain qu'il me suffisait de vouloir ma liberté pour l'obtenir. C'était grande vanité de ma part que de me croire nécessaire. Grâce au ciel, je ne suis pas un homme à la mode et n'ai aucune des originalités qui pourraient me faire «découvrir». Ma présence passait inaperçue. Dans le tourbillon de nouvelles arrivées et de plaisirs sans cesse réinventés, rien ne m'était plus facile que de disparaître un livre sous le bras et de retrouver la vraie Provence aux portes de l'envahisseur. J'y gagnai une place en bout de table pour les repas et la vague considération de mes compagnons de captivité.

Jours heureux! Mes heures de présence dans l'usine à plaisir devenaient de plus en plus rares, réduites aux nécessités de la stricte politesse. Le matin, quittant le château endormi avant le réveil de ses hôtes fourbus, je m'engageais dans les collines, éniévré de soleil, glissant sur les aiguilles de pins, m'accrochant aux touffes de lavande que j'écrasais à pleines mains. J'étais un animal libre, grisé de sa liberté.

Au retour de ces courses folles, je traversais quelquefois un village assoupi par l'heure méridienne. Quelques rideaux se soulevaient sans doute sur mon passage, mais je ne rencontrais aucune présence humaine, c'est le regard des vieilles maisons que j'éveillais. Je me désaltérais à une fontaine chantante sur la placette du village, son eau fraîche avait un goût de cresson et de thym.

Il fallait bien rentrer au château pour l'obligation du repas. Je cueillais au passage quelques joueurs de tennis sur les pelouse du parc pour masquer mon retour et me consolais de leur frivolité en songeant aux prochaines satisfactions réclamées par mon estomac affamé.

L'après-midi, après avoir salué le départ des voitures vers la côte, je gagnais quelque creux herbeux ou quelque prairie inclinée vers l'horizon

lointain et, couché près d'un livre que j'oubliais d'ouvrir, je rêvais ou je dormais, j'imaginai les yeux mi-clos d'étranges et changeantes architectures créées par les arbres embués de chaleur. Les heures passaient, insensibles. Après le dîner, interminable et qui exigeait le smoking, si aucune échappée de la bande vers quelque casino ne me rendait la liberté, j'acceptais une brève figuration plus passive qu'intelligente dans le ballet des vanités, puis m'esquivais dès que possible par un chemin sombre vers la nuit. Le bruit des danses me poursuivait longtemps, je devais aller loin pour que le chant vibrant des cigales me rende au silence. Mais les brutales lumières étaient vite remplacées par la douce lueur des étoiles. Vie immense et complice de la nuit, mystère des bruits furtifs à ras du sol, mystère des astres scintillants au fond du ciel.

Au cours de mes promenades, j'avais remarqué à l'entrée du parc un charmant pavillon, sans doute autrefois dépendance du château. Après la pauvreté des maisons du village, rustiques et menaçant ruine, et la façade trop restaurée du château maquillée de stores et de parasols, j'aimais contempler au passage cette maison simple de proportions élégantes. Un air de gaieté ajoutait à son charme. Ce n'était pourtant qu'une bergerie; un troupeau d'une douzaine de brebis et de chèvres paissait dans le pré attenant sous la surveillance d'un berger. Cet homme, surtout, m'avait intrigué. Rencontrant un jour mon regard curieux, il m'avait salué et j'avais été surpris par cette voix grave sans accent, l'élégance de son allure et la courtoisie de son ton. Mais, pressé par l'heure du repas, je ne m'étais pas arrêté et le berger s'était aussitôt détourné. J'y repensai plus tard; le contraste entre l'aspect paysan de cet homme, son visage mal rasé, sa tenue négligée, et son expression un peu condescendante, peut-être ironique, m'étonnait. Je sais d'expérience que les paysans de race pure ont souvent une aristocratique aisance qu'envirait le monde plus récent des Boucher-Dumont, mais il s'agissait de plus que cela. Et je fus frappé par le souvenir des mains du berger, des mains longues et blanches qui ne semblaient pas faites pour son travail.

Néanmoins, j'aurais oublié ce mystère si mes promenades ne m'avaient ramené quotidiennement aux abords du petit domaine si paisible en comparaison de l'affreux caravansérail que je fuyais. Je n'eus plus l'occasion d'approcher le berger. A mon approche, s'il était dans son pré, il s'éloignait et semblait ignorer mon passage. Un soir, contrairement à mes habitudes, la promenade me ramena de ce côté à la nuit tombante. Le troupeau était rentré dans la longue bergerie basse à toit rose et la fenêtre du premier étage était éclairée dans le joli pavillon. Je m'arrêtai, incrédule. Le son d'une musique me parvenait et je reconnus une symphonie de Beethoven. L'étrange berger semblait savoir choisir ses programmes de radio! Mais le silence à la fin d'un mouvement avant que la musique ne reprit me fit comprendre qu'il s'agissait d'un disque. Ce n'était donc pas hasard mais choix, et la culture musicale du berger s'apparentait mieux à sa voix et à ses mains qu'à sa fonction. Il me sembla qu'un rideau de mousseline bougeait devant la lumière et je m'éloignai rapidement, un peu honteux comme si j'avais commis une indiscretion. Le bruit du jazz aux approches du château découragea la pensée d'interroger mes hôtes sur leur voisin. Que pouvaient-ils savoir d'un berger trop distingué qui le soir écoutait Beethoven? Mon histoire leur eût paru folle.

Je n'aurais jamais percé ce mystère si la colère des éléments ne m'avait, par une étrange nuit, ouvert l'entrée du paisible domaine.

C'était ma dernière soirée au château. J'avais décidé que, si réduites soient-elles, les obligations mondaines me devenaient pesantes et trouvé un prétexte pour entreprendre un voyage imprécis mais urgent en Italie. Les Boucher-Dumont, enchantés de ma présence, ne furent pas attristés par mon départ, c'est-à-dire qu'ils ne remarquèrent pas plus l'un que l'autre. Je passai seul cette soirée, un exode ayant été décidé vers je ne sais quel port où ancrerait le yacht de je ne sais quel ami. Les adieux à mes compagnons de captivité s'en étant trouvé abrégés, je décidai une dernière promenade vers les lieux qu'il m'était beaucoup moins facile de quitter.

L'atmosphère était lourde depuis le crépuscule, chargée d'électricité. Des nuages à reflets roux cernaient le ciel, l'orage montant au lointain me rendait nerveux et mélancolique, insatisfait. Mais je ne pensais pas devoir m'inquiéter qu'il éclatât durant ma promenade. J'allai lentement par les chemins souvent parcourus, l'obscurité et ses mystères m'étaient familiers. Mais, hors le chant obstiné des cigales, tout se taisait sur mon passage et ce silence contribuait à m'oppresser. Je traversai le vieux village endormi, je retrouvai le chant de mon amie la fontaine qui m'apaisa. Les fenêtres noires avaient des yeux d'aveugles, les murs ressemblaient à des ruines.

Il devait être près de minuit et je rentrais quand le premier éclair déchira le ciel. Ce fut un signal qui déchaîna aussitôt toutes les forces de l'orage. Le vent s'éleva avec violence, sifflant dans les cyprès et les courbant; les nuages roulèrent comme s'ils fuyaient, et le tonnerre gronda si près que la terre parut trembler. J'avais encore un assez long chemin à faire et nul abri avant le château; il me fallait supporter les risques de mon imprévoyance et m'efforcer au calme car courir sur le chemin eût été fou. Je ne pouvais espérer arriver sans dommage, les éclairs m'environnaient, éclairant beaucoup plus qu'il me semblait nécessaire, et de grosses gouttes s'épandaient déjà sur le sol. Je n'étais vêtu que d'un costume blanc, léger, et j'allais me décider à le retirer, au risque de rentrer nu, avant qu'il ne soit transpercé, quand soudain je vis devant moi une petite lumière fixe, clignotante, phare inespéré. J'avais oublié la maison du berger.

Oubliant toute prudence, je franchis au pas de course la largeur du petit pré et frappai violemment à la porte. J'attendis, les secondes me semblaient interminables. Aucun bruit ne répondait à mes appels. La pluie me rejoignait comme un rideau et, sous ma veste trempée, la chemise collait déjà à ma peau. Je frappai plus fort, il était impossible qu'on ne m'entendît pas malgré la fureur du vent; j'avais bien entendu et reconnu quelques notes de Mozart, brusquement interrompues quand j'avais commencé à marteler la porte. Il n'était pas possible qu'en de telles conditions on me refusât l'hospitalité.

Enfin, un bruit de pas m'apprit qu'on approchait de la porte, mais lentement et comme avec hésitation. Je frappai de nouveau et la porte s'ouvrit. Je me précipitai à l'abri avant d'en avoir sollicité la permission et, quand je me retournai, je ne pus articuler un mot, tant le personnage qui se trouvait devant moi avait de quoi m'étonner par son aspect. Pourtant, c'était bien le berger entrevu les jours précédents, mais il me fallut quelques instants avant de m'en persuader. L'homme qui refermait la porte contre l'assaut des éléments tenait d'une main un haut flambeau d'argent

dont les flammes avaient tremblé sous le vent et, dans l'autre, un long fume-cigarette; la robe de chambre qui l'enveloppait était de soie brochée somptueuse, sous des cheveux blancs son visage avait une expression de hauteur qui eût intimidé même un visiteur moins surpris que moi. Je n'avais jamais éprouvé une telle impression de noblesse devant les quelques puissants personnages qu'il m'avait été donné jusqu'alors de rencontrer. Et pourtant, c'était là le berger que j'avais vu vêtu de toile, coiffé d'un feutre sale, surveillant son troupeau. Je me demandai si je rêvais.

Devant mon ébahissement, l'expression de l'homme s'adoucit et un fugitif sourire l'éclaira, mais qui ne manquait pas d'ironie. Et l'examen des yeux sévères me rendait confus d'une intrusion que j'avais cependant cru justifiée. Je balbutiai quelques excuses, me sentant pris en faute comme un garçonnet. Le sourire de l'homme me montra enfin qu'il s'amusa de la situation et un geste de sa main baguée d'or interrompait mes explications embarrassées.

«Ne vous excusez pas, monsieur. Sa voix était grave, à peine chantante, et sa diction un peu précieuse. Vous devez au contraire me pardonner le peu d'empressement que j'ai mis à vous recevoir. L'état du temps explique assez votre visite, il rend inexcusable ce moment d'hésitation, ce qui a pu vous sembler mauvaise volonté. En d'autres circonstances je n'aurais pas ouvert ma porte, je n'ai pas l'habitude de recevoir. Vous voici maître de mon secret, j'aime mieux cela que vous savoir perdu sous l'orage, mais il m'a fallu quelques instants pour le décider. Soyez le bienvenu chez moi et veuillez considérer cette maison comme la vôtre tant que vous le désirerez et tant que les éléments l'exigeront. Ne faites pas attention à cette pièce, elle ne sert que le jour, c'est la demeure d'un berger. Veuillez me suivre, je vous conduis chez moi . . .».

La pièce du rez-de-chaussée me semblait au contraire très décente et même confortable pour un intérieur paysan; une vaste cheminée, des meubles provençaux rustiques, sombres mais luisants à la clarté du flambeau, et des poutres brunes faisaient ressortir la blancheur des murs. Je n'imaginai pas tant de propreté et d'élégance dans la demeure d'un paysan solitaire. Mais où était le paysan? Un homme étrange, vêtu de soie brodée me précédait sur l'escalier éclairant mon chemin.

Ce qui m'attendait à l'étage dépassait encore tout ce que j'avais pu imaginer depuis mon entrée dans cette demeure. Je doutai un instant de mes esprits et me crus transporté dans un rêve. L'homme écarta un rideau de velours rouge et je pénétrai dans une pièce dont le luxe et la beauté évoquaient l'illustration de quelque conte de fées. Le doux éclairage provenait de lampes tamisées et de nombreuses bougies, des tapisseries couvraient les murs de forêts, quelques fourrures précieuses étaient étendues sur un soyeux tapis de Chine et le pied du vaste lit carré, les meubles me semblèrent du plus pur Louis XV, les bibelots nombreux et rares; un clavecin occupait un angle de la pièce, quelques rayons étaient chargés de belles reliures. Je ne découvris que peu à peu le détail de ces merveilles mais, en dehors même de ma surprise, la première impression que j'en eus était éblouissante.

L'enchanteur qui m'introduisait dans ce songe observait avec amusement ma stupéfaction et ne se pressait pas d'en dissiper le trouble. Enfin, il s'écarta de la portière retombée et me désigna un fauteuil:

«Veuillez vous asseoir, je vous prie. Je conçois votre étonnement, il n'est pas tant causé par ce cadre, en somme assez banal, que par votre attente d'en trouver un autre plus conforme à l'idée que vous aviez de son propriétaire. Que puis-je vous offrir? Cette fine est respectable et vous plaira sans doute. Vous avez dans ce coffret des cigarettes turques et anglaises. Mais ce que vous attendez surtout, je l'imagine, c'est une explication de ce qui vous semble un mystère et n'est qu'une histoire à peine romanesque. Je vais vous la conter, au risque de vous décevoir. Mais j'avais espéré, je vous l'avoue, ne jamais rencontrer cette nécessité et que mon secret ne serait pas découvert. Cela vous explique ma répugnance à recevoir, mon hésitation à vous ouvrir ma porte. Heureusement, votre état d'étranger à cette région me rassure et aussi le fait que j'ai remarqué vos promenades solitaires, votre écart d'un monde pour lequel j'ai peu d'estime. Je crois pouvoir vous demander la discrétion sur ce que vous voyez et entendez ce soir sans qu'il me soit nécessaire d'insister. Mon secret n'est d'ailleurs qu'un secret de Polichinelle, et même vos hôtes du château doivent le connaître, mais je ne voudrais pas qu'il soit commenté, et, si l'on connaît ma situation, on ignore ma façon de vivre. Etes-vous confortablement installé? Voici donc mon histoire.

Mon père, le baron d'Herbaut possédait ce domaine où vous séjournez actuellement. C'était un homme dur et fantasque qui ne m'aimait pas, ou m'aimait mal. Ma mère mourut très jeune, je ne l'ai pas connue. Laisait-elle un mauvais souvenir à mon père ou voulut-il se consoler à tout prix de sa perte? Je l'ignore. Mais il ne souhaitait que m'oublier, moi le vivant souvenir de cette union. Elevé comme un sauvage, je ne manquais pas une occasion de manifester ma sauvagerie, ce qui ne facilitait pas nos rapports. Mon père partait souvent en voyage pour plusieurs semaines, des mois, parfois une année entière. Je restais alors seul maître de moi, du château, du parc et de tout le domaine. Vous ne pouvez deviner ce que cela était alors. Dans ces pièces immenses, il y avait sans doute plus de poussière et de fantômes que de confort et de domesticité. Mais pour un enfant romanesque, quel palais de rêve! Et le parc n'était pas ce terrain dénudé que vous connaissez, c'était une forêt emplie de mystères, elle abritait encore quelques animaux sauvages et je crois y avoir rencontré les derniers faunes. Je renonce à vous décrire ma vie en ces années. J'étais heureux. Un couple de gardiens me servait. Ils habitaient ce pavillon où nous sommes et qui faisait alors partie du domaine. Leur fils, du même âge que moi, était le compagnon quotidien de mes jeux, de mes découvertes, et aussi de mes études, des études intermittentes et très fantaisistes, vous pouvez le croire, dirigées par le vieux curé du village. Selon le sujet de ces études, Angelo, c'était le nom de mon ami, devenait tour à tour Olivier, Patrocle ou Vendredi. Il n'était pas difficile à nos imaginations de transformer le parc selon les besoins de nos aventures. Et mon foyer était ici près de ces gens primitifs et bons. Tout cela changeait durant les séjours de mon père au château. Il arrivait à l'improviste, faisait ouvrir les volets, nettoyer quelques pièces, chassait les ombres et envoyait chercher son fils. Car il fallait une longue battue dans les fourrés du parc avant de me retrouver, terrifié et hurlant. Pourquoi cette peur? Je ne sais. Je ne subissais aucun mauvais traitement, mais j'étais glacé par la sévérité de cet homme qui m'était étranger, ses rares paroles et l'obligation de rester près de lui, immobile et

proprement habillé. On m'interdisait de voir Angelo en ces périodes et je le sentais errant dans le parc, traînant une détresse égale à la mienne. Ces épreuves ne duraient guère quoiqu'elles me parussent interminables. Un beau matin je surprénais les préparatifs d'un départ; lassé d'ennui, mon père fuyait pour un nouveau voyage. Je reprenais, enivré, possession de ma liberté. Cette vie dura jusqu'à ma dix-huitième année, vous pouvez comprendre combien elle m'a marqué. Les troubles de l'adolescence n'atteignaient pas mon innocence, quoique ma fréquentation de la nature et mon amitié pour Angélo m'aient découvert tout simplement les plus pures connaissances.

Un événement vint bouleverser cette bucolique existence. Ce matin-là, c'était en septembre et les premières taches de rouille éclairaient le parc, comment ne m'en souviendrais-je pas? J'entendis soudain une voiture rouler vers le château. Je courus me cacher, mais à quoi bon cette fuite puisqu'on me ramenait toujours. Je résolus pour la première fois de me présenter moi-même à mon père. Je ne l'avais pas vu depuis dix-huit mois, cela m'avait paru court. Je le trouvai à peine arrivé, dans le grand hall, mais la surprise m'arrêta sur le seuil: une femme se tenait près de mon père. Ce fut elle qui m'aperçut et me désigna.

«Ah! vous voici, dit-il sèchement. Venez saluer votre belle-mère. Mais je ne vous conseille pas de l'appeler maman, ce n'est ni de son âge ni du vôtre, car vous avez beaucoup changé, je crois».

C'était ce genre d'ironie brutale qui m'avait toujours rebuté, mais je ne songeais pas cette fois à m'en choquer. Toute mon attention était fixée sur la femme. Elle me parut jeune et belle, mais d'une beauté dangereuse. Cette impression était-elle causée par les fourrures fauves dont elle était couverte, par son regard dur ou par son sourire trop rouge, elle me fit l'effet d'un animal de proie. Quand je la vis s'avancer vers moi, je fis un saut en arrière et m'enfuis en courant vers le parc. Je courus comme un fou, aucun abri ne me semblait assez profond pour cacher la peur panique qui m'avait saisi, pour me cacher de ce regard. Je passai la nuit tapi dans les buissons. A l'aube j'entendis les froissements d'un pas près de moi, je retins ma respiration mais un sifflement connu me rassura. Angélo venait m'apporter quelques vivres et des couvertures. Il s'allongea un instant près de moi et je me sentis réchauffé par cette fidèle amitié. Nous convînmes qu'il reviendrait me trouver à la nuit et il allait me quitter quand je vis devant nous appuyé à un arbre fouettant ses bottes d'une badine, la femme de mon père. Je ne pus retenir un cri, il y avait tant de méchanceté dans son regard et dans son sourire. «Eh! bien, c'est du joli, dit-elle, à votre âge! Je savais bien qu'il me suffirait de suivre ce jeune garçon pour vous retrouver. Votre père est vraiment aveugle. Maintenant, écoutez-moi bien, mon ami: vous allez rentrer sagement à la maison, je vous donne une heure. Sinon, votre petit camarade et sa famille seront chassés dès ce soir de la propriété. Leur sort est entre vos mains. Décidez-vous rapidement, vous ne regretterez pas d'avoir suivi mon conseil, vous verrez comme je sais être une belle-mère adorable et vous apprendrez qu'il y a d'autres jeux que ceux auxquels vous vous attardez. A tout à l'heure!».

*(à suivre)*